

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	2 - 5
1. Contextualisation : la vie et l'œuvre de Tahar Ben Jelloun.....	6 -9
2. Méthodologie : l'analyse de l'espace	10-12
3. Analyse du roman Partir	13-18
3.1.L'itinéraire du voyage.....	13
3.2. Le rapport entre les personnages et les espaces.....	13-18
4. Analyse du roman Au Pays.....	19 - 26
4.1. L'itinéraire du voyage.....	19
4.2. Le rapport entre les personnages et les espaces.....	19 - 26
5. Comparaison des deux ouvrages.....	27- 28
CONCLUSION.....	29 -30
BIBLIOGRAPHIE	31
ANNEXE.....	32- 34

INTRODUCTION

Tahar Ben Jelloun est l'écrivain et poète franco-marocain le plus lu et le plus traduit du monde. Ses œuvres lui ont permis de remporter le Prix Goncourt et même de faire partie de l'Académie Goncourt, ce qui lui a procuré de la notoriété mondiale.

Actuellement, il collabore avec plusieurs journaux internationaux comme *Le Monde*, *La Repubblica* et *El País*. Par ailleurs, depuis 2010, il se consacre également à la peinture, une facette pleine de couleur et de vie. Ses tableaux sont totalement opposés à ses textes.

Bien qu'il aborde dans ses livres des problèmes de la société arabe et musulmane de façon douloureuse et lugubre, il représente dans ses tableaux de belles et de gaies images afin de donner à ses lecteurs de l'espoir, une deuxième chance à la vie, absente dans ses romans. Ben Jelloun a déclaré dans plusieurs entretiens accordés à TV5 Monde qu'il essaie de peindre la lumière du monde, une lumière qui se trouve aussi dans le monde arabe.

Parmi ses peintures, nous remarquons une forte présence de portes au style arabe, ainsi que des figures d'oiseaux en vol qui renvoient à l'idée de la liberté. Peut-être a-t-il cherché dans la peinture cette liberté qu'il n'a pas trouvée au Maroc et que les personnages de ses romans ont toujours cherchée. Ces représentations sont aussi attribuées à *Partir*, l'un des textes principaux de notre analyse, qui concerne la recherche de la liberté. Elles peuvent également être liées à la liberté dont il a été privé pendant sa détention en 1965, étant soupçonné d'avoir organisé les protestations survenues au cours de cette année-là. Il raconte cette expérience dans son dernier ouvrage publié en 2018 sous le titre de *La punition*, 50 ans après l'avoir vécue. Il s'agit du calvaire subi par 94 étudiants, pendant dix-neuf mois, emprisonnés sous le prétexte du service militaire, maltraités et punis pour avoir manifesté dans les grandes villes du Maroc.

Comme il l'a dit lors de la rencontre littéraire tenue à l'Institut français de Madrid¹ la raison qui l'a poussé à écrire ce livre autobiographique n'est autre que celle de montrer

¹ Du 12 au 13 décembre 2018, Tahar Ben Jelloun était à Madrid en tant que membre du jury pour élire le Prix Goncourt, le choix de l'Espagne. Il a profité de l'occasion pour rencontrer les étudiants de Bachibac juste avant d'entamer un dialogue avec Malika Embarek au sujet de l'Enfant de sable. Après avoir proclamé David Diop lauréat choisi par l'Espagne, il a été interviewé sur son dernier ouvrage intitulé *La punition*. Ce roman autobiographique revient sur l'instabilité politique du Maroc dans les années 60. Après avoir rappelé le progrès politique et économique du Maroc, il a avoué que sa détention était si dure qu'il a dû attendre 50 ans pour être en mesure de la raconter.

à la jeunesse marocaine comment leur pays a évolué et changé, pour que cette jeunesse puisse comparer l'image du Maroc actuel à celle de son époque et apprécier la liberté de pensée et d'expression construite par Mohamed VI et inexistant sous le règne de son père Hassan II.

En plus de sa carrière d'écrivain et de peintre, Tahar Ben Jelloun est invité par plusieurs centres éducatifs européens et arabes dans lesquels il fait des conférences abordant le sujet du racisme, entre autres, tels qu'il le fait dans son livre *Le racisme expliqué à ma fille*.

Tahar Ben Jelloun a visité plusieurs fois l'Espagne au cours des deux dernières années. Entre le 11 et le 14 décembre 2018, il a fait le tour de plusieurs villes espagnoles, dont Séville et Madrid, pour rencontrer les étudiants de Bachibac car leur programme est composé par certaines de ses œuvres. Lors de ce voyage, il a profité de l'occasion pour présenter son dernier ouvrage dont nous avons parlé au préalable. La raison principale de ce séjour en Espagne résulte de l'invitation pour participer en tant que membre du jury au Prix Goncourt, le choix de l'Espagne de l'année 2018.

En mai 2019, il a été convié à la VI^{ème} édition de la Rencontre avec des pays de la Méditerranée consacrée cette fois-ci au Maroc. Cette réunion a porté sur les aspects économiques, socioculturels et artistiques des pays méditerranéens.

L'Espagne est un pays qui, de par sa situation géographique et économique, accueille de nombreux immigrants marocains. Par conséquent, en gardant à l'esprit que l'émigration marocaine est un sujet qui occupe une place importante dans l'œuvre de Ben Jelloun, nous pouvons comprendre sa relation, son intérêt et ses visites fréquentes de ce pays.

Les motifs qui m'ont conduite à choisir ce sujet sont les suivants : d'un côté, l'émigration est un sujet actuel qui concerne la société depuis des siècles, donc j'ai toujours voulu découvrir l'origine de ce mouvement migratoire ainsi que les différentes raisons qui y conduisent.

De l'autre côté, en tant qu'émigrante, je trouve intéressant d'analyser ce phénomène, de suivre le parcours du début à la fin, avec les avantages et les inconvénients que cela entraîne et je suis curieuse de le faire à travers la littérature.

Étant donné que j'appartiens à une famille émigrante de nationalité marocaine, je m'intéresse à l'étude et à l'analyse de l'image que Tahar Ben Jelloun projette de mon pays dans ses livres, afin de pouvoir comparer son passé et son présent. Je trouve aussi intéressante la comparaison établie avec les pays d'arrivée et la position qu'ils adoptent par rapport à l'émigration.

Tout en ayant choisi préalablement le sujet de cette analyse, la rencontre et le fait d'avoir discuté avec cet auteur lors de la remise du Prix Goncourt Espagne 2018, m'a permis d'être beaucoup plus intéressée sur la question de l'émigration et sur ses œuvres.

J'ai choisi de me concentrer sur *Partir* et *Au pays* car ces deux romans proposent une vision complète du voyage de l'émigré. C'est un aller-retour qui nous raconte l'histoire de deux émigrants marocains montrant les différentes phases du choc culturel qui les mènent à une fin tragique. D'abord, ils décident de venir en Europe pour améliorer leur situation économique, puis une fois arrivés, ils ont une vision positive et ne voient que la beauté de l'Espagne et de la France. Le temps passe et leur séjour devient une dure survie. La langue, les coutumes et le mode de vie européen deviennent un obstacle à leur pleine intégration. C'est une étape de frustration, de découragement, de solitude et de nostalgie du pays natal qui conduit à une adaptation échouée.

Le réalisme de l'écriture benjelonienne dans ces deux œuvres en particulier a attiré mon attention. Les divers aspects du voyage sont présentés d'une manière très réaliste. Le fait d'avoir vécu au Maroc longtemps et de connaître le contexte politico-économique et social de l'époque mentionnée dans ces livres me permet de déterminer dans quelle mesure l'auteur est réaliste et fidèle aux événements.

L'auteur compare le Maroc, l'Espagne et la France et il dénonce la posture de ces derniers à l'égard de l'émigration. Dans *Partir*, Tahar Ben Jelloun critique l'attitude de l'Espagne, ainsi que le rejet des émigrants. Il distingue la manière dont les espagnoles ont été reçus au Maroc et celle dont les maghrébins sont accueillis en Espagne mettant l'accent sur l'hospitalité marocaine. Il soutient que les Espagnols ne regardent ce pays qu'avec mépris. Il dénonce cette attitude raciste qu'il assure trouver, non seulement dans ses romans, mais qui fait partie de la vie réelle. La France n'est pas exempte non plus de critiques sur la réception des émigrants.

Ces facteurs sont source de frustration car l'objectif de l'émigré n'est pas atteint. Les difficultés qu'ils confrontent sur leur chemin épuisent leurs forces jusqu'à ce qu'ils doutent même de leur identité.

J'ai en outre choisi de travailler sur ces deux œuvres pour le fait que peu d'écrivains osent se pencher sur certains problèmes qui touchent le Maroc liés à la religion et à la corruption. D'autres auteurs ne prennent pas le risque de traiter ces sujets à cette époque. Le courage de Ben Jelloun dévoile les causes du départ, les obsessions et les drames qui entourent les émigrants, au fur et à mesure qu'il remue toute la boue du Maroc.

L'objectif de ce travail est d'étudier l'émigration dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. Dans le cadre de cette analyse, nous allons étudier l'espace que l'émigrant quitte, l'espace qu'il traverse et l'espace où il arrive, de même que le rapport du personnage à ces espaces. Pour ce faire, nous commencerons par présenter l'auteur et son ouvrage, puis nous expliquerons la méthodologie et les sources suivies, ensuite nous étudierons séparément les œuvres et, finalement, nous établirons la comparaison des deux romans pour parvenir à une conclusion complète.

1. Contextualisation : la vie et l'œuvre de Tahar Ben Jelloun

L'écriture benjellounienne se définit par l'acte de témoignage qui soutient la dénonciation des problèmes sociologiques. Chez Tahar Ben Jelloun, nous soulignons le recours à un registre dur et triste qui révèle les souffrances attisées par le déracinement, la honte et les crises d'identité. Précisons, avant tout, que les protagonistes de ses créations littéraires sont des personnages marginaux qui se trouvent face à une problématique. De même, comme le dit-il lors de l'interview diffusée par France 24 Arabic, le Maroc est devenu la grande figure de son activité littéraire, la personnification d'un État omniprésent dans tous ses textes.

C'est exactement la réalité de cette patrie qu'il tente de reproduire avec ses paroles dénonciatrices. Il convient en effet de se situer dans le contexte de son temps pour mieux comprendre son travail. Ben Jelloun a grandi dans un environnement de pauvreté liée aux conflits résultant de l'indépendance des protectorats espagnol et français. A ceci viennent s'ajouter la guerre contre l'Algérie, les manifestations induites par la crise, la répression et la privation de liberté qui nourrit l'obsession de fuir en Europe.

Pour revenir au binôme central de notre analyse, il faut noter que le récit de *Partir* se déroule dans les années 1990, une période complexe marquée par l'émigration clandestine dont Ben Jelloun se souvient ainsi :

Le roman est très ancré dans les années 1990...

Tahar Ben Jelloun — Il commence en 1994-1995, avec l'assainissement décidé par le roi Hassan II et son ministre de l'Intérieur pour lutter contre le trafic de drogue, et se termine sur une lueur d'espoir, avec l'arrivée du jeune roi Mohammed VI en 1999. J'ai voulu rappeler cette période terrible, dans la mesure où cet assainissement a été fait en dépit du bon sens : les grands mafieux n'ont pas vraiment été inquiétés, mais on s'est acharné sur des petits trafiquants, parfois sur des innocents. Ce grand coup médiatique a fait pas mal de dégâts, notamment question respect des droits de l'Homme (Interview, Gallimard, 2006)

Dans le cas d'*Au pays*, bien qu'il apparaisse trois ans après *Partir*, l'histoire se passe autour de 1960, une trentaine d'années plus tôt que l'autre livre évoqué. Il s'agit toujours de la même instabilité découlant de la confusion politique et de la corruption :

On ne sait pas comment ça fonctionne, mais le Makhzen, c'est la gendarmerie, la police et l'armée qui font ce qu'ils veulent. Le pauvre n'a aucun droit. Il subit et se tait. Celui qui gueule, on le fait disparaître. C'est ce Maroc-là que j'avais laissé en 1960 avant de prendre le train puis le bateau puis le train pour LallaFrança. (Ben Jelloun, 2009 :62)

Nous pouvons apprécier à travers le regard critique de l'écrivain que même si la distance temporelle entre la narration des œuvres est d'environ trente ans, les problèmes politiques, économiques et sociaux sont les mêmes et ils demeurent la cause de l'émigration. C'est précisément cette image que Ben Jelloun stigmatise tout au long de sa vie et de son parcours littéraire que nous détaillerons ci-dessous.

En nous appuyant sur les données que Tahar Ben Jelloun propose sur son site web, nous nous arrêterons sur les événements qui ont marqué sa vie aussi bien que sur sa carrière littéraire.

Tahar Ben Jelloun est né en décembre 1944 à Fès, au Maroc. Lors de ses premières années, il fréquente l'école coranique puis l'école primaire. Des années plus tard, il s'installe à Tanger où il obtient son baccalauréat et commence ses études de philosophie. Sa carrière universitaire fut interrompue car il a été envoyé dans un camp disciplinaire de l'armée étant soupçonné d'avoir organisé les protestations de 1965.

Il fait référence à cette période de sa vie comme à un enfer déclenché par la torture tout au long d'une détention qui lui a laissé des séquelles. Il reprendra ses études en 1968 grâce à sa libération. Sa première œuvre *Hommes sous linceul de silence* est un recueil de poèmes publié en 1970 dans la revue Souffles. Ben Jelloun décide de se déplacer à Paris pour faire sa thèse en psychologie et, en même temps, il publie ses premiers articles dans Le Monde.

En 1973, son premier roman *Harrouda* est publié, ce qui lui confère du prestige et de la notoriété au point qu'il reçoit des lettres d'écrivains comme Roland Barthes et Samuel Beckett. Ce roman moderne est composé de plusieurs récits qui portent sur la femme et la sexualité.

Ensuite, son deuxième ouvrage *La réclusion solitaire* est publié, suivi du grand succès du manuscrit *La plus haute des solitudes*. Les deux romans abordent le sujet de l'émigration dans la perspective de la solitude et de la souffrance.

Dans les années qui suivent, il publie plusieurs romans importants tels que *Moha le fou*, *Moha le sage*, *La prière de l'absent* et *L'écrivain public* qui est un récit autobiographique. Il est, certes, connu pour ses romans mais il a également écrit des livres de poésie parmi lesquels nous pouvons citer *Les amandiers sont morts de leurs blessures* (1976), *La mémoire future* (1976), *À l'insu du souvenir* (1980) et *La remontée*

des cendres (1991). L'importance des œuvres mentionnées ci-dessus est indéniable mais le plus grand succès provient de ses livres *l'Hospitalité française* (1984), *L'enfant de sable* (1985) dont l'histoire se poursuit dans *La nuit sacrée* (1987), roman qui obtient le Prix Goncourt.

Après avoir reçu ce prestigieux prix littéraire, Tahar Ben Jelloun écrit plusieurs ouvrages dans une époque de déceptions de notoriété causées par la rupture des liens d'amitié. Leurs amis l'ont trahi traduisant et publiant ses romans en leur nom. *L'ange aveugle* (1992), *L'homme rompu* (1994), *Le racisme expliqué à ma fille* (1998) et *L'auberge des pauvres* (1999) appartiennent à cette période sombre où il doit faire face à la justice pour le piratage de certaines de ses œuvres. Comme il avoue dans un entretien accordé à *AlArabiya*, certains pays arabes comme la Syrie et l'Égypte ont piraté ses livres lorsqu'ils sont traduits, supprimant des passages tout entiers soumis à la censure. Cela implique que le lecteur de ces pays ne reçoit pas les mêmes informations que dans la version originale française.

Entre 2002 et 2005, il a continué à collaborer avec plusieurs journaux internationaux comme *La Repubblica* et *El País*. En même temps, il publie *L'islam expliqué aux enfants (et à leurs parents)* pour faire connaître les valeurs et les principes de cette religion que les fanatiques ont détournée. *Amours sorcières* apparaît aussi à ce moment abordant la trahison et l'amitié, pour fournir à travers la littérature une réponse à ceux qui l'ont trahi en s'appropriant ses romans.

En 2006, il part de Paris pour aller vivre à Tanger. Étant élu deux ans après membre de l'académie Goncourt, Ben Jelloun revient à Paris pour continuer à écrire et à préparer l'exposition de ses dessins dans certains pays. *Partir* et *Au pays* sont, comme nous l'avons déjà indiqué, écrits à cette période.

Le fait d'être l'écrivain francophone maghrébin le plus connu l'expose à la critique. En effet, il ne faut pas oublier qu'il appartient à deux cultures opposées, ce qui explique qu'il ait deux fronts de critiques. D'un côté, le lectorat marocain lui reproche de ne pas écrire en arabe. Tahar Ben Jelloun l'explique ainsi : « J'écris en français parce que c'est plus facile pour moi qu'en arabe » (*AlArabiya*, 2018). Il allègue ne pas avoir le niveau nécessaire pour écrire en arabe classique et qu'il préfère de ne pas maltraiter cette grande langue. Il est clair, par ailleurs, qu'écrire en français élargit le public lecteur par rapport à l'écriture en arabe pour deux raisons : d'une part, l'arabe compte moins de

locuteurs que le français et, d'autre part, dans les pays arabes, le taux d'analphabétisme est plus élevé que dans les pays de langue française.

Bien que les critiques l'accusent de proposer une image folklorique du Maroc et de faire plaisir à l'Occident, ils valorisent le fait qu'il n'a pas oublié son pays natal et la présence permanente de celui-ci dans sa création. Il répond à cette accusation en disant « J'écris pour moi-même et pour tous ceux qui veulent me lire ». Il répète plusieurs fois que lorsqu'il écrit, il ne pense pas à être applaudi par les français, ni à les satisfaire mais il respecte l'écriture et l'histoire à raconter. Il poursuit en soulignant que, ce que l'Occident aime, c'est la rédaction des choses originales, cent pour cent marocaines, et c'est ce qu'il leur fait découvrir (Entretien FRANCE 24 Arabic, 2018).

De l'autre côté, le lecteur français émet une critique assez favorable à l'égard de l'auteur. À travers l'abondante production littéraire de Tahar Ben Jelloun, les français font la découverte du royaume du Maroc. Ils arrivent à connaître le mode de vie des marocains, leurs coutumes, leurs valeurs et tous les problèmes de cette société. Néanmoins, on risque de faire croire aux lecteurs français que c'est la seule version du Maroc. Ils critiquent aussi la violence dans la narration des travaux Benjellouniens, l'agressivité de leurs discours et les contradictions des personnages et des actions déstabilisent le public français (Babelio critiques, 2019).

Malgré toutes ces critiques, l'originalité de l'écriture de Tahar ben Jelloun est indéniable. Ses livres ont fait entendre la voix d'un peuple bâillonné par la peur qu'inspire un gouvernement abusif et corrompu, ainsi que par la tradition et par la religion.

Depuis ses premiers livres jusqu'à aujourd'hui, il a été l'objet de nombreuses études et thèses dans lesquelles on aborde des sujets récurrents de son ouvrage.

2. Méthodologie : l'analyse de l'espace

Avant de nous lancer dans l'analyse de l'espace dans *Partir* et *Au pays*, nous allons d'abord nous consacrer à commenter la méthodologie que nous avons suivie.

Partant du principe que le roman est la forme textuelle la plus répandue en littérature, nous pouvons comprendre qu'elle soit la plus étudiée. De nombreux théoriciens ont formulé des théories sur la narratologie, cependant notre analyse aura pour base la *Teoría de la narrativa* de Mieke Bal qui nous permettra d'étudier les différents aspects de l'espace. Elle fait une synthèse de l'étude narratologique de G. Genette, critique et théoricien qui aborde les différents aspects du temps, de l'espace et de la focalisation dans *Discours du récit*, *Figures I* et *Figure III*, tout en tenant compte des apports de la sémiologie.

Par ailleurs, vu que l'espace est le point central de notre étude et que celui-ci est en quelque sorte lié à la description, il nous a semblé opportun de prendre en compte les contributions sur le descriptif de Philippe Hamon.

Bal étudie la notion de l'espace dans une perspective narratologique. Pour Bal l'espace est la position géographique dans laquelle se situent les personnages et les événements :

Allí el término se refería a la posición geográfica en la que se situaba a los actores y en la que tenían lugar los acontecimientos [...] Los lugares se pueden situar, del mismo modo que se puede indicar en un mapa la situación geográfica de una ciudad o un río. El concepto de lugar se relaciona con la forma física, medible matemáticamente, de las dimensiones espaciales. (Bal, 2018 : 106)

Selon Mieke Bal, les événements se produisent quelque part, nous devons donc identifier les lieux où se déroule l'action, de manière à rechercher le lien existant entre l'identité des acteurs et l'espace :

Los acontecimientos suceden en algún lugar. Los sitios donde ocurre algo pueden, en principio deducirse [...] Si el pensamiento espacial es verdaderamente una propiedad humana, no sería sorprendente que los elementos de este campo jugasen un importante papel en las fábulas. Es posible, por ejemplo, anotar el lugar de cada fábula y luego investigar si existe alguna conexión entre el tipo de elementos, la identidad de los actores y el lugar. (p.35 - 54)

Pour approfondir encore le lien entre l'espace et le personnage, elle établit l'opposition entre l'espace intérieur et l'espace extérieur. Le premier peut faire penser à la protection mais il suggère parfois la réclusion, tandis que le deuxième représente souvent le danger ou, dans un sens positif, la liberté. Elle introduit aussi la distinction entre les lieux publics qui constituent des points de rencontre où les individus se réunissent pour

partager leurs opinions, leurs expériences et leurs malheurs, et le monde propre de ceux-ci où ils doivent se trouver eux-mêmes.

Afin d'avoir une vision intégrale des endroits et de leur connexion aux personnages, Mieke Bal propose de les ordonner en groupes à travers les oppositions idéologiques et psychologiques. Dans ce cas, on considère l'espace comme un instrument de structuration du récit. En effet, Bal affirme que la frontière entre deux espaces joue un rôle important puisqu'elle devient une barrière décisive pour ceux qui cherchent à entrer dans certains cercles. Selon *la Teoría de la narrativa*, dans l'étude de l'espace, il faut déterminer quels aspects spatiaux peuvent être abordés, et cela à partir des trois sens fondamentaux dans l'analyse de l'espace : le toucher, la vue et l'ouïe.

Hay tres sentidos con especial implicación en la percepción del espacio: vista, oído y tacto. Todos ellos pueden provocar la presentación de un espacio en la historia. Las formas, los colores y los volúmenes se suelen percibir visualmente, siempre desde una perspectiva concreta.(p.106)

À partir de ces sens, nous pouvons identifier deux types de relations entre les acteurs et les espaces qui construisent le récit. Mieke Bal expose cette relation et elle rappelle la signification de l'extérieur et de l'intérieur par rapport aux sentiments des personnages :

Cabe sugerir dos tipos de relaciones entre los personajes y espacio. El espacio en que se sitúa el personaje, o en el que no está situado exactamente, se suele considerar como marco [...] Un personaje se sitúa en un espacio que experimente como seguro, mientras que antes, fuera de ese espacio, se sentía inseguro [...] También se puede considerar inseguro un espacio interior, pero con un significado algo distinto. El espacio interior se puede contemplar, por ejemplo, como encierro, mientras que el espacio exterior significaría la liberación y, y por consiguiente, la seguridad. (p.107)

L'espace est un élément essentiel pour le lecteur. En effet, lorsque l'espace du roman est un lieu que le lecteur connaît, celui-ci comprend mieux l'histoire, car ses références personnelles l'aident à construire l'image du cadre spatial. La construction de cette image dépend autant des caractéristiques générales que des caractéristiques spécifiques décrites dans le texte. L'essentiel de l'information détaillée sur l'espace correspond aux séquences descriptives. Dans des romans réalistes, comme *Partir* et *Au Pays*, on y trouve des descriptions très précises de l'espace qui coïncident avec l'espace réel. Les théories de Philippe Hamon sur la description nous offrent la possibilité d'analyser en détail ces séquences pour identifier les pantonymes essentiels et les nomenclatures qui développent la construction de l'espace, en même temps que nous identifions les prédicats, adjectifs, comparaisons et métaphores, qui véhiculent sa signification et son rapport au reste des éléments narratologiques.

Par ailleurs, le mouvement est un facteur crucial dans l'étude de l'espace. M. Bal différencie l'espace statique, qui est fixe, de l'espace dynamique qui couvre un périmètre plus ample. Quand le personnage voyage, nous pouvons tracer son itinéraire et en percevoir l'influence sur lui. C'est ainsi que l'espace peut avoir un impact favorable ou défavorable sur le personnage :

La posición espacial en la que se sitúan los personajes en cierto momento suele tener influencia en sus estados de ánimo. Un espacio elevado causa a veces una elevación del espíritu de forma que el personaje se exalta. Un espacio elevado en el que el personaje no está, pero hacia el que mira o con el que se enfrenta de alguna forma, lo puede deprimir por su propia inaccesibilidad. (p.110)

En somme, nous pouvons dire que l'espace est un élément indispensable de la narration parce qu'il situe l'action et les personnages de façon à offrir au lecteur une histoire cohérente. Mieke Bal propose, à partir des études de Genette, une théorie dans laquelle elle propose l'espace comme instrument de structuration du récit en opposant l'extérieur à l'intérieur. En plus, l'identification de ce dernier à travers les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher, ainsi que la méthode descriptive de Philippe Hamon, nous permettent de dégager son rapport avec les personnages.

3. Analyse du roman *Partir*

Dans ce chapitre, nous allons aborder l'itinéraire du voyage ainsi que l'analyse de l'espace et son rapport avec les personnages.

3.1 L'itinéraire du voyage :

Ainsi que Ben Jelloun le mentionne dans son premier roman *Harrouda*, « un livre c'est la naissance d'un voyage, le tracé d'un itinéraire » (p.128). Cette affirmation se reflète dans les deux ouvrages à analyser et prouve que l'écriture de cet auteur recèle toujours un itinéraire à suivre par les personnages.

Puisque le récit de *Partir* est construit sur le mouvement des personnages d'un pays à l'autre, il nous a semblé opportun de présenter l'itinéraire du voyage avant d'analyser l'espace.

Le point de départ de ce parcours est le Maroc, plus exactement Tanger. Cette ville se trouve à 14 kilomètres de l'Espagne, un rêve si proche et en même temps si lointain pour les personnages de *Partir*. Depuis le café Hafa, un espace qui « se transforme en un observatoire des rêves et de leurs conséquences » (p.11), les jeunes marocains regardent les côtes espagnoles qui deviennent inaccessible par la mer. Ensuite, sachant que la traversée clandestine pour l'Espagne est une décision qui peut coûter cher, notre protagoniste se dirige vers ce qui serait le deuxième point de l'itinéraire du voyage, la Vielle Montagne de Tanger où Miguel avait une belle maison. Ayant obtenu un visa qui lui permet d'entrer en Espagne grâce à Miguel, Azel se rend à Barcelone. Cette ville constitue le dernier arrêt de l'itinéraire du voyage, mais il faut savoir qu'étant à Barcelone, il visite Malaga plusieurs fois.

Bref, le parcours de ce livre est principalement formé par trois villes du Maroc et de l'Espagne : Tanger, Barcelone et Malaga.

3.2 Le rapport entre les espaces et les personnages :

Dans ce chapitre, nous allons travailler sur la construction de l'espace dans le roman *Partir*. Évidemment, le titre pose déjà un horizon de lecture qui situe le lecteur dans le mouvement. En effet, *Partir* est un verbe à l'infinitif chargé de connotations. Il s'agit d'une idée fixe qui implique un déplacement et donc la transition d'un espace à l'autre. C'est l'auteur même qui donnera une explication à ce titre choisi :

« Partir » est un verbe plus fort qu'«émigrer » ou « s'exiler » : il donne à voir le mouvement, la détermination, laisse même imaginer le non-retour. C'est en effet une idée fixe dans la tête de beaucoup de jeunes Marocains : toute une jeune génération éduquée, qui a fait des études mais ne trouve pas de travail, se met à regarder de l'autre côté de la Méditerranée en espérant résoudre le problème de son destin. Ils pensent que la seule solution est de traverser le détroit de Gibraltar. (Interview, Gallimard, 2006)

Étant une œuvre qui porte sur l'émigration, au lieu de choisir le verbe émigrer, Ben Jelloun a opté pour un terme plus catégorique qui ne laisse pas penser au retour. Suivant la théorie de Mieke Bal, nous allons classer les espaces en fonction de leur appartenance à l'extérieur ou à l'intérieur, ainsi que leur influence sur le personnage.

En tant qu'espaces intérieurs, nous trouvons les cafés et les bars qui servent de lieux de rencontre et de relations sociales, tandis que les espaces extérieurs sont la mer, Tanger et Barcelone en général.

Le café Hafa devient le premier espace à partir duquel Azel et ses amis laissent libre cours à leur imagination, drogués par le kif, de ce que serait leur vie en Espagne, loin du chaos qui régnait dans le Maroc.

À Tanger, l'hiver, le café Hafa se transforme en un observatoire des rêves et de leurs conséquences. Les chats des terrasses, du cimetière et du principal four à pain du Marshan se réunissent là comme pour assister au spectacle qui se donne en silence et dont personne n'est dupe. [...] Au fond d'une des salles, deux hommes préparent minutieusement la potion qui ouvre les portes du voyage [...]. D'autres, assis sur des nattes, le dos au mur, fixent l'horizon comme s'ils l'interrogeaient sur leur destin. Ils regardent la mer, les nuages qui se confondent avec les montagnes, ils attendent l'apparition des premières lumières de l'Espagne. (Ben Jelloun, 2006 : 11- 12)

C'est un espace de rencontre où le personnage éprouve à la fois une certaine sérénité sous l'effet de la drogue et de l'agitation devant l'obsession de quitter le pays. Le seul élément perturbateur sont les côtes espagnoles qui, reprenant la théorie de Bal, sont un espace qui déprime le personnage parce qu'il est inaccessible. Il est également possible d'extraire deux des sens qui caractérisent l'identification de l'espace. Il s'agit de l'ouïe qui est représentée par le silence et de la vue car leur seule tâche dans ce lieu est de dévisager l'Espagne. Nous pouvons aussi en tirer une image assez agressive résultant de l'union des « chats des terrasses » et du « cimetière » qui rappellent le danger de traverser la mer.

Quelques passages plus tard, apparaît une autre image, une métaphore qui associe la mort d'abeilles noyées dans le thé et les émigrés désireux de rejoindre le territoire espagnol, mais qui meurent eux aussi noyés dans la mer.

Dans les grands verres de thé froid, la menthe verte et devenue noire. Les abeilles se sont toutes noyées dans le fond. Ils ne boivent plus ce thé qui a décanté au point de devenir amer. Avec la cuiller ils sortent les abeilles une à une, les étalent sur la table et se disent, pauvres petites bêtes noyées, victimes de leur gourmandise ! (p.13).

La dernière ligne de cette citation est un peu frappante puisque l'auteur construit une scène de morgue avec les cadavres des insectes « gourmands » qui nous renvoie aux images préalables que le lecteur peut avoir dans sa tête à travers les médias : les immigrés noyés, auxquels on attribue une motivation négative, la gourmandise, c'est-à-dire, une forte ambition. Cette image choque le lecteur, mais le fait d'avoir un narrateur omniscient nous empêche de savoir si ce sont les clients du café qui ont cette opinion sur ceux qui quittent le pays ou s'il s'agit de l'opinion du narrateur.

Les bars sont un autre lieu de rencontre dans la ville. C'est un espace intérieur vers lequel le personnage se dirige pour chercher de l'alcool comme moyen de se sortir de ses problèmes. Comme le souligne la description de la citation suivante, c'est un endroit obscur et triste où les problèmes des personnages sont atténués par le Whisky.

Il régnait dans le pub un calme étrange. Des hommes buvaient autour du bar. Une fausse blonde les servait. À la caisse se tenait l'un des deux allemands. Il ne souriait jamais. Dans la salle sombre, des hommes seuls devant leur bouteille de Whisky. Tout était sinistre et glauque. (P. 17)

Azel fréquente ces espaces intérieurs pour deux raisons : d'une part, c'est l'obsession de partir qui l'y pousse, de l'autre, il y trouve du kif et de l'alcool qui l'aident à oublier sa réalité.

Comme espace extérieur, la mer tient une place importante car elle sépare l'émigré de son objectif. Elle est souvent décrite comme un cimetière, une infinité de cadavres qui parfois apparaissent et d'autres qui ne laissent aucune trace.

Azel a décidé que la mer qu'il voit face à lui a un centre et ce centre est un cercle vert, un cimetière où le courant s'empare des cadavres pour les mener au fond, les déposer sur un banc d'algues. Il sait que là, dans ce cercle précis, existe une frontière mobile, une sorte de ligne de séparation entre deux eaux, celles calmes et plates de la Méditerranée et celles véhémentes et fortes de l'Atlantique. (p.14)

La frontière mobile qui sépare les deux eaux peut être comprise comme la rencontre ou le croisement de deux cultures, l'espagnole et l'arabe, qui diffèrent énormément, mais qui peuvent être compatibles et coexister en toute harmonie. En fait, c'est une ligne ténue où les deux cultures entrent en contact, sans pour autant se mélanger en raison de leurs antécédents historiques. Elles sont tellement distinctes qu'elles s'entrechoquent, même si elles se rapprochent actuellement de plus en plus.

Par opposition à la mer, nous trouvons la terre, nom que Ben Jelloun emploie pour faire référence au Maroc. Azel définit le Maroc comme un véritable enfer, une terre corrompue où il ne supporte plus de vivre. Il met en lumière les deux visages de ce pays :

d'une part, ceux qui travaillent dur et honnêtement pour bâtir le pays, et de l'autre, les fraudeurs qui cherchent de l'argent facile clandestinement.

C'est ça le Maroc, y en a qui triment comme des fous, ils travaillent parce qu'ils ont décidé d'être intègres, ceux-là, ils travaillent dans l'ombre, personne ne les voit, personne n'en parle alors qu'on devrait les décorer, parce que le pays fonctionne grâce à leur intégrité, et puis il y a les autres, ils sont légion, ils sont partout, dans tous les ministères, car dans notre pays bien-aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire, oui, nous puons la corruption. [...] Je m'évade dans l'espace, j'ai plus envie de vivre sur cette terre, dans ce pays, tout est faux, tout le monde s'arrange, et moi je refuse de m'arranger, j'ai fait des études de droit dans un État qui ignore le droit tout en faisant semblant de faire respecter les lois, tu parles, ici, il faut respecter les puissants. (p.19-20)

Il semble qu'Azal, même s'il est né et éduqué dans ce pays, ne partage pas la même mentalité que les autres marocains. Ayant étudié le droit, il refuse de travailler et de vivre de la corruption, mais il ne veut pas non plus faire d'efforts visant à faire avancer une nation qui tombe sous l'effet de son propre poids. Cette réalité l'amène à réfléchir sur ce qui est, pour lui, la seule solution pour s'en sortir, le départ en Espagne. L'idée de partir devient une obsession. Malgré le fait d'être dans son pays, il se sent en insécurité, enfermé et privé d'une liberté qu'il espère retrouver en Espagne.

Quitter le pays. C'était une obsession, une sorte de folie qui le travaillait jour et nuit. Comment s'en sortir, comment en finir avec l'humiliation ? Partir, quitter cette terre qui ne veut plus de ses enfants, tourner le dos à un pays si beau et revenir un jour, fier et peut-être riche, partir pour sauver sa peau, même en risquant de la perdre... Il y pensait et ne comprenait pas comment on en était arrivé là ; cette obsession devint vite une malédiction. Il se sentait persécuté, maudit et voué à survivre, sortant d'un tunnel pour déboucher dans une impasse. (p.25).

En regardant de plus près cette citation, nous avons décelé deux métaphores clefs: le tunnel et l'impasse. En effet, le premier mot renvoie davantage au Maroc, tout comme le deuxième se réfère à l'Espagne. La sortie du tunnel dont Azal parle est une expression qui marque la fin d'une étape difficile et le début du chemin vers un futur meilleur. À ce stade, nous constatons une contradiction dans ses sentiments: il éprouve à la fois de la tristesse et du chagrin pour abandonner son pays dans cette condition et de la joie puisqu'il voyait déjà la lumière de l'Espagne.

De son côté, l'impasse est, dans ce cas, applicable à l'Espagne. Étant donné que l'émigrant idéalise le territoire espagnol, quand il y arrive, il se sent dans une impasse puisque la réalité ne correspond pas à ce qu'il avait imaginé. Même si les sociétés espagnole et française ont besoin de l'émigrant, en temps de prospérité bien sûr, pour assurer le bon fonctionnement du système économique du pays, aussi bien la France que l'Espagne ignorent la présence de l'émigrant, le rendent invisible et l'humilient jusqu'à ce qu'il perde son identité. Une fois que cela arrive, le migrant se trouve dans une voie sans issue, une impasse dont la seule solution est le retour au pays d'origine.

Certes, l'image qu'Azal a donnée du Maroc jusqu'à présent est très dure, mais une fois qu'il part, il exprime des sentiments contradictoires : il est content de réussir son objectif et de quitter le Maroc, mais au même temps, il regrette légèrement son départ et il avoue que ce n'est pas définitif et qu'il ne l'oubliera jamais. Comme il est indiqué ci-dessous, il personnifie le pays dans la figure de la mère:

Cher pays, aujourd'hui est un grand jour pour moi, j'ai enfin la possibilité, la chance de m'en aller, de te quitter, de ne plus respirer ton air, de ne plus subir les vexations et humiliations de la police... Tout ce que je sais, c'est que je suis prêt à changer, prêt à vivre libre, à être utile [...] Je ne te quitte pas définitivement, tu me prêtes seulement aux espagnols [...] Me voici loin de toi et déjà quelque chose de toi me manque ; dans ma solitude, je pense à toi. (p.89-94)

Il le prend pour une mère dont il perd la protection quand il part en Espagne, une sécurité qui sera remplacée par la peur.

Pour terminer, nous avons deux villes à commenter: Tanger et Barcelone. Ce sont deux grandes villes totalement opposées. D'un côté, Barcelone est une ville moderne, propre et tranquille où tout se passe bien:

Barcelone au petit matin est une ville qui perd de son caractère métallique, elle est douce, large comme un rêve où tout se passe bien. Les maisons sont voilées. Les avenues nettoyées. Quelques lumières disparaissent dans la brume. La ville s'éveille. Elle retire sa robe et accueille les premiers passants. Les kiosques installent leurs tréteaux, les bistrotiers arrangent les tables sur le trottoir, des odeurs de café et de toasts grillés montent dans l'air. La ville doucement s'enroule dans les premiers lueurs de la journée (p.204).

Si on tient compte des théories de Philippe Hamon, nous pouvons vérifier qu'il décrit la ville en suivant la première lumière qui surgit du jour. Dans cette description, nous pouvons identifier la ville de Barcelone comme pantonyme essentiel composé par la maison, les avenues, les kiosques et les bistrotiers comme nomenclatures qualifiées par un prédicat formé par les adjectifs métallique, douce, large, voilées et nettoyées. Nous pouvons également extraire comme sens prédominant celui de la vue qui, en plus de situer l'espace, marque le rythme de la description.

De l'autre côté, Tanger est une ville bruyante, sale et surpeuplée:

Ils débarquèrent tous les deux à Tanger en plein mois d'août. Les avenues et les boulevards étaient encombrés de voitures d'émigrés et l'on circulait difficilement. Les gens avaient la manie du klaxon. La Police ne savait quoi faire des piétons qui ne cessaient de râler [...] La ville était surpeuplée et toujours sale. Mais, comme disait Miguel, ici, il y a de la vie. (p. 142)

Dans cette deuxième description, nous pouvons suivre le même schéma de Hamon pour extraire tous les éléments de sa théorie. Sous forme de pantonyme, nous reconnaissons la ville de Tanger. Elle est constituée par plusieurs nomenclatures dont

les avenues, les boulevards, la police et les piétons. Les prédicats négatifs qui définissent en quelque sorte cette description sont «encombrés », «râler», « surpeuplée» et « sale». Cette fois-ci, le sens dominant est celui de l'ouïe car avec des mots comme «Klaxon» et «râler» on s'exprime le bruit de la ville.

En résumé, nous pouvons dire que *Partir* commence son itinéraire au Maroc qui, en raison de sa situation politique et économique, se déserte peu à peu de sa population qui rêve d'arriver en Espagne. Les émigrants se voient forcés de quitter leur patrie pour affronter la peur et le danger qui les attendent sur le territoire espagnol.

4. Analyse du roman *Au pays*

Tout comme *Partir*, *Au pays* suggère au lecteur l'idée de l'espace même avant de le lire. Étant donné qu'*Au pays* rend compte du retour du protagoniste dans son pays d'origine, nous pouvons en déduire que ce titre renvoie au Maroc.

4.1 L'itinéraire du voyage :

En général, nous pouvons situer l'action de ce roman en France et au Maroc, pourtant, l'Espagne apparaît aussi comme l'espace traversé. Le territoire espagnol peut être conçu comme un espace intermédiaire qui sépare la France du Maroc, une distance de deux mille huit cent quatre-vingt-deux kilomètres que Mohamed assure tracer en moins de quarante-huit heures.

Le point de départ se situe dans le village de Mohamed qui se trouve dans le Sud du Maroc. De là, il entreprend son voyage d'émigration en France toujours avec l'intention de rentrer dans son pays. Depuis Tanger, il parcourt l'Espagne et puis la France pour se rendre à Yvelines, un village du nord de la France qui l'accueille en tant qu'émigrant. Ce trajet est ensuite répété plusieurs fois à l'envers, c'est-à-dire de la France au Maroc en passant par l'Espagne.

4.2 Le rapport entre les espaces et les personnages :

Ainsi que dans la première analyse, nous allons classer les différents espaces en deux axes : l'intérieur et l'extérieur. En tant qu'espaces intérieurs, nous avons relevé la maison de Mohamed aussi bien en France qu'au Maroc, sa chambre, l'usine où il passe la plupart de son temps, le café et la mosquée. Notons d'abord que ces espaces témoignent de combien sa vie était monotone, puisqu'émigrer en France ne signifie pour lui que travailler et se reposer en dehors du travail.

Il est vrai que la maison est un élément fondamental dans cette œuvre parce que c'est une obsession qui constitue le fil conducteur de l'histoire du début à la fin. Mohamed a toujours rêvé d'avoir une maison car, pour lui, cela se traduirait en sécurité et en unité familiale, ou en d'autres termes, le bonheur :

Mohamed avait toujours rêvé d'une maison, une belle et grande maison où toute la famille serait réunie dans la paix, le bonheur et le respect. Une maison entourée d'arbres et de jardins, pleine de lumière et de couleurs, une maison ouverte, paisible, où non seulement on se sent bien mais où les problèmes, les difficultés, les conflits se trouveraient comme par magie résolus. Ce serait un morceau de paradis où l'on entendrait le bruit de l'eau et le bruissement des arbres. (p.15)

En fait, son intention est de faire exécuter ce projet au Maroc afin de démontrer le succès de l'émigré aux autres. En outre, il considère que sa place se trouve au Maroc et non en France :

Personne n'a de maison aussi grande et aussi belle ; j'ai réussi, oui, j'ai réussi, c'est une preuve qu'on peut partir à l'étranger et revenir aussi intact que le jour où on a quitté le village, c'est formidable ; moi j'ai calculé mon affaire, la France c'était obligatoire, il fallait travailler et faire des économies, mais la France c'est bien pour les français, pas pour nous. (p.132)

En bâtissant cette maison, au lieu de construire son bonheur, il construit sa propre tombe sans en être conscient. « La maison n'a pas été construite pour rien, elle sera son tombeau, son marabout ! » (p.167) Ce qui allait être un espace de réunification familiale, témoin de succès et de bonheur, est devenu son propre mausolée. La description proposée dans la citation suivante transmet la couleur, la joie et la paix qu'il n'a pas eues en vie en France :

Une odeur de parfum du paradis se dégageait de la tombe. En quelques jours elle fut couverte d'herbe très verte. Quelques fleurs sauvages avaient poussé. Un inconnu a planté un arbre rapporté de loin. Il y avait de l'ombre, de la fraîcheur, de la paix. (p.168-169)

Si au Maroc il voulait construire la plus grande et la plus belle maison pour fortifier son identité, en France il se contentait d'une petite maison, en mauvais état et triste. Il habitait une maison dans un immeuble délabré, qui était située dans la banlieue et même s'il n'était pas à l'aise, il y restait pour sa famille :

L'immeuble était dans un tel état de délabrement que la municipalité ainsi que la société HLM l'avaient rayé de leur liste. [...] Mohamed aurait tant aimé quitter cette habitation, mais cela lui aurait posé d'autres problèmes et l'aurait éloigné de ses enfants.(p.13- 15)

Puisqu'il s'agissait d'une zone où ne sont installés que des immigrants, sa préservation appropriée n'était d'aucun intérêt. La notion de maison est devenue une obsession pour notre protagoniste car cet espace réunit toute la famille et cela le rendait heureux. Mohamed affirme que son bonheur, c'était de voir ses enfants faire leurs devoirs sur la table à manger avant le dîner. Néanmoins ce bonheur se dissipe une fois que les enfants grandissent, puisque la maison se vide et qu'il sombre dans un état de tristesse et mélancolie. .

Dans cette maison, il passe la plupart de son temps dans sa chambre. En effet, c'était une petite pièce où il dormait et priait, un espace dans lequel il se sentait prisonnier à cause de la tristesse et de la solitude :

À force de fixer le mur, Mohamed eut l'impression qu'il s'en approchait ou plutôt que le mur avançait dans sa direction. Il se sentit prisonnier de cette petite pièce où les enfants n'entraient jamais. (p.20)

Pour montrer l'état d'esprit et l'obsession de Mohamed, Ben Jelloun reprend les métaphores des insectes. Cette fois-ci, c'est une mouche têtue et obsédée qui, dans sa tentative désespérée d'accomplir une tâche impossible, finit par mourir. Il fait allusion encore une fois à la gourmandise et à l'ambition à travers le thé. De toute évidence, cette image projette à l'avance la mort de Mohamed, laissant ainsi entendre que l'obsession ne peut conduire qu'à une fin fatale.

Une mouche aveugle, elle se cognait tout le temps contre le mur. Il aurait aimé la sauver mais il n'en avait pas la force. Elle tournait dans une pièce comme si, elle aussi, y était prisonnière. [...] La mouche se tua toute seule, noyée dans un verre de thé. Il pensa qu'elle était idiote. (p.13-16)

Le mur devient l'obstacle qui empêche d'attendre l'objectif visé. Dans cet endroit clos, un mélange d'odeurs est créé en fusionnant l'odeur étouffante de la France avec le doux souvenir du Maroc.

Ce temps-là avait l'odeur du fly-tox et de la poudre contre les poux ; une odeur suffocante. Il avait aussi le goût du miel pur et de l'huile d'argan. Il se souvenait bien de ces repas après avoir sorti le bétail. (p.21)

La conception de la maison peut être déplacée sur son lieu de travail. L'usine était son deuxième foyer, c'est-à-dire, le lieu où il se sentait utile et joyeux :

Il aurait peut-être aimé ne jamais quitter l'usine, rester là où il est utile, là où la chaîne dépend de lui pour passer à l'étape suivante. Il avait repéré un petit coin derrière le bureau du contremaître ; il aurait bien aimé en faire son lieu, sa maison, son lit, son refuge, mais ses enfants lui auraient manqué. (p.37)

Étant un espace intérieur et fermé, loin de susciter en lui la réclusion ou le manque de liberté que lui inspirait la maison française, il lui procurait la sécurité, le sentiment d'utilité et rendait son existence sensée. Toutefois, ce sens disparaîtra au moment de la retraite et de la prise de conscience de la fin de sa mission en France.

Avant de commenter l'espace suivant, il faut dire que la religion peut être interprétée, dans un sens métaphorique, comme son foyer, autrement dit, un refuge qui lui permet de fuir ses problèmes et de s'échapper de la réalité. Il affirme que le Coran et donc l'Islam constituent son abri :

Ce fut l'unique livre qu'il emporta avec lui le jour de son départ du Maroc. Il était enveloppé dans un tissu blanc, une partie du linceul dans lequel fut enseveli son père. Ce livre était tout pour lui, sa culture, son identité, son passeport, sa fierté, son secret. (p.16)

D'autres exemples d'espaces intérieurs sont le café et la mosquée. Ce sont des endroits de rencontre et d'échange avec d'autres émigrants le jour de repos :

Le dimanche, il voyait ses copains à la mosquée puis au café Hassan, là où on ne servait pas d'alcool. Ce lieu était d'une tristesse pesante. Que des hommes, dont certains jouaient aux dominos, la télévision marocaine allumée en permanence, on y parlait du prix des terrains à Agadir et à Marrakech, on regardait les séances au parlement et on se moquait de ces hommes en djellaba blanche. On faisait des projets de retour, on évoquait le problème le plus difficile, celui de l'avenir des enfants (p.31-32).

Ce petit coin marocain, c'est-à-dire le café, est une source de sentiments contradictoires. D'un côté, il en résulte un sentiment positif du fait qu'il était dans une atmosphère et un entourage proche de celui du bled. De l'autre côté, la tristesse générale prévaut car, en réalité, c'est encore la France.

Pour finir l'analyse des espaces intérieurs, nous pouvons brièvement mentionner les moyens de transport. Mohamed se déplace du Maroc en France en car et en train. Le moyen de transport en tant qu'espace intérieur sert à la réflexion du personnage sur sa vie. Le fait d'être un cadre limité entraîne un climat d'angoisse et de confusion exprimé dans la citation suivante:

Il se disait que sa tête était trop petite pour accueillir tout ça, il allait et venait comme un animal dans une cage. Trop de choses nouvelles et inattendues. Trop de changements. Quand le train s'arrêtait au milieu d'un champ, il se sentait perdu et repensait à sa vie, une petite vie bien réglée. (P. 98).

En résumé, les espaces intérieurs relatifs à son emploi, ce qui est son rôle principal en France, sont porteurs de joie, de positivité et de sécurité parce qu'il se sent utile et motivé, tandis que les autres espaces dégagent la tristesse de se sentir prisonnier et loin de la terre natale.

En ce qui concerne les espaces extérieurs, le Maroc, l'Espagne et la France, ainsi que la frontière qui les sépare constituent le triple axe du récit. Tout d'abord, il faut retenir que le Maroc est le pays d'origine et de retour, c'est la mère patrie, ou plutôt l'amère patrie qui ne sera jamais oubliée. Le passage ci-dessous témoigne le changement du regard de Mohamed sur la terre natale en émigrant en France :

Le monde avait les dimensions de son village. Il avait du mal à imaginer d'autres lieux. La terre natale laisse toujours un arrière-goût amer dans la bouche. Celle de Mohamed est sèche, nue, sans rien et ce rien l'a suivi jusqu'en terre française. Ce rien comptait beaucoup.(p.78)

Il fait ressortir non seulement le côté positif du Maroc mais aussi le côté négatif. Il évoque dans de nombreuses descriptions, comme celle qui suit, tout ce qui est rare au Maroc et qu'il voudrait avoir abondamment :

Je dessine des arbres et des maisons. C'est tout. Des arbres avec des fruits de toutes les couleurs ; [...] je dessine des arbres et des forêts parce que nous n'en avons pas au bled, au bled il y a des pierres et de la poussière, il y a de la sécheresse dans tout, il y a des pierres petites ou grandes, entre elles des scorpions, ils piquent les enfants dans leur sommeil qui meurent étouffés. (p.45-46)

En effet, il expose les causes de l'émigration en décrivant le Maroc comme un pays plein de couleur et, par conséquent, de joie mais aussi comme une terre sèche et confuse qui peut même devenir venimeuse et suffocante pour ceux qui l'habitent. Il poursuit en qualifiant le pays de terre ingrate sur laquelle aucun projet, comme celui de la construction de la maison paradisiaque, ne peut être une réussite. Parallèlement, il fait état de la diversité des difficultés qui entravent les marocains, comme, par exemple, la figure du corrompu métaphorisée à travers la mouche qui se manifeste surtout quand elle repère une grosse proie sous le nez :

Une fois arrivé à son village, il reprendrait la construction de la maison, dans ce pays plat, sec, aride, sans verdure, sans pitié. Aucun arbre n'y avait jamais tenu, aucune végétation n'avait réussi à pousser. Il y avait le long de la route des chardons, des épineux, des arbustes gris dont les tiges étaient comme des couteaux fins, de grosses pierres, de la poussière jaune et des mouches, partout des mouches surtout le jour où l'on égorge une brebis.(p.120)

Cette citation démontre, à travers l'agressivité de la mort de la brebis, l'insécurité et la difficulté d'habiter une terre aussi hostile que le Maroc. Pour revenir une fois encore à la théorie de Philippe Hamon, nous devons classer les éléments de cette description. En tant que pantonymes, nous distinguons le village regroupant diverses nomenclatures comme « chardons », « épineux », « arbustes gris », « pierres » et « mouches ». Elles sont décrites par des prédicats comprenant des adjectifs comme « sec », « aride » et « sans verdure ».

Pourtant, après être devenu un TME, travailleur marocain à l'étranger, et avoir vécu dans un territoire dont il estimait ne pas faire partie, il associe le Maroc à la sécurité et à l'insouciance même si l'image offerte par cette citation est pleine d'agressivité résultant de l'opposition de la sécheresse et de l'eau, ainsi que l'orage et le foudre :

Quand je suis au bled je ne me pose pas toutes ces questions. Je suis en accord avec la nature même quand elle est jaunie par la sécheresse. Je suis chez moi. Ce sentiment n'a d'égal nulle part au monde. Comment dire ? C'est se sentir en sécurité même quand l'orage et la foudre menacent, même quand l'eau et le sucre manquent... C'est ça, ici je ne me suis jamais senti chez moi, chez nous.(p.56).

Cela est dû au fait qu'il conçoit la France en tant que destination de travail, alors que le Maroc est synonyme de repos. Ce dernier est compris comme la terre mère où, en dépit de la pauvreté et de tous les problèmes qui en découlent, il se sent rassuré et bien entouré. Certes, il a passé une grande partie de sa vie en France, mais il tient à ce que le lieu de naissance et d'éducation, c'est-à-dire le Maroc, ne puisse jamais être négligé. Depuis son départ, les émigrants savent que, quoi qu'ils fassent, ils resteront toujours marocains :

Il leur disait : retenez bien ceci, partout où vous irez, quel que soit le travail que vous ferez, une chose est sûre, le Maroc ne vous lâchera jamais, il sera toujours avec, impossible de l'oublier, le Maroc émigre avec vous, il vous suit, vous guide et vous protège ; il vous collera à la peau ; il ne faut pas se décourager, quand le pays vous manquera, n'hésitez pas à en parler avec votre compatriote (p. 95).

En un mot, nous pouvons distinguer deux visions du Maroc qui éveillent divers sentiments chez le protagoniste. D'une part, le mal du pays conduit à le reconnaître comme un foyer inconditionnel qui fournit la sécurité et la paix dont il est dépourvu à l'étranger et, d'autre part, il dessine une dure image qui justifie son départ.

À des milliers de kilomètres se trouve l'espace hexagonal que nous devons bien évidemment analyser. Il s'agit de la France, mieux dit Lalla França. C'est avec ce terme arabe, qui signifie princesse, que Mohamed se réfère parfois à la France. Le fait de l'appeler ainsi fait preuve du respect envers ce pays qui lui donne du travail en le rendant heureux.

La considération pour ce territoire est incontestable, mais cela ne l'empêche pas de garder la pensée irrévocable sur le lien qui le rattache à cette nation : un contrat de travail, un accord dont il est aussi bénéficiaire que la France. Les écarts restent indéniables entre le migrant et le peuple d'accueil : « Nous ne sommes pas faits pour eux et ils ne sont pas faits pour nous. Le contrat est clair, je travaille, ils me payent, j'élève mes enfants et puis un jour tout le monde rentre à la maison, oui, la maison c'est mon pays, ma patrie ». (Ben Jelloun, 2009 : 131)

On insiste à nouveau sur le fait que la France ne pourra jamais remplacer le Maroc aux yeux de l'immigré. Elle n'est en aucun cas reconnue comme le propre pays « parce que nous sommes juste des invités, des gens invités pour faire des choses dures » (p.95). Ne pas se sentir chez soi, le rejet des français et la retraite sont responsables d'un pessimisme constant, d'une vie qu'il affirme vivre en gris tel son uniforme usinier. « J'ai travaillé tous les jours et le reste du temps j'ai dormi pour récupérer. C'est une vie qui a

la couleur de ma blouse. Je ne m'étais jamais demandé si ma vie aurait pu avoir d'autres couleurs » (p.56).

Bien que son apparence extérieure soit d'une couleur sombre qui reflète son chagrin, il admet qu'à l'intérieur, il porte les couleurs du printemps :

Je n'ai pas l'air d'aimer les couleurs parce que mes enfants m'ont souvent reproché de m'habiller toujours en gris, mais au fond j'adore les couleurs du printemps, les couleurs naturelles, je n'ai pas besoin de les porter sur mon dos, les couleurs sont dans ma tête, [...]c'est pour cela qu'on dit que je suis triste, être triste c'est être contrarié, rien n'arrive comme je l'avais espéré, alors comme je n'y peux rien, je garde le visage fermé, et regarde le monde s'agiter.(p46, 47)

Puisque les choses ne se passent pas de la manière attendue, il lui arrive d'être dans un désarroi qui le prive de tout bonheur. Il se voit confronté, d'une part, à l'indépendance de ses enfants qui bouleversent le sens de famille qu'il connaissait et, d'autre part, à l'impossible intégration résultant du racisme d'un pays où ils sont forcés d'exister mais pas d'être, comme l'indique la citation suivante :

On n'élève pas la voix même quand nous sommes victimes d'une injustice ou de racisme banal, on ne veut pas d'histoires. Que faire ? Disparaître ! Ne plus exister, devenir transparents tout en continuant à bosser ; en fait ce serait l'idéal : être là, être utiles, efficaces, puis ne pas se montrer, ne pas faire d'enfants, ne pas cuisiner avec nos épices qui dégagent des odeurs dérangeantes ; j'y ai souvent pensé ; comment faire pour être le plus discret possible et travailler comme si nous n'existions pas ? (p.61)

À partir de cette citation, nous pouvons retirer des expressions telles que « devenir transparents », « des odeurs dérangeantes » et « la voix » qui renvoient aux sens de la théorie de Mieke Bal, autrement dit la vue, l'odorat et l'ouïe, ayant pour fonction d'identifier les espaces.

Ainsi, tout au long de l'analyse de l'espace français, nous constatons que Mohamed possède une vision défavorable de la France. À ce stade, il est en désaccord avec ses enfants car eux, ils prennent la France pour leur patrie. En fait, on assiste à un conflit familial qui touche les émigrants, un dilemme qui confronte les deux cultures. On se pose alors une question : quelle culture devrait-on adopter ? Il faut choisir la culture marocaine dont les valeurs et les coutumes sont ancrées à la maison ou bien la culture du pays d'accueil au sein de laquelle on a grandi et qui est désapprouvée par les parents ? Un choix difficile. Les enfants de Mohamed ont opté pour la culture française puisque, pour reprendre les termes de la citation suivante, dans la culture marocaine, ils se sentent comme des touristes :

Quand tu les amènes au bled, ils trouvent tout arriéré, ils n'aiment pas, au début ils sont contents puis ils s'ennuient, ce sont des touristes, des touristes dans leur propre pays, mais des touristes qui

ne sont même pas curieux, ils sont gênés et ne comprennent pas pourquoi nous aimons le bled [...] Difficile de parler à nos enfants de nos racines, ils ne savent pas ce que ça représente pour nous ! Mais erreur, mon frère, ce n'est pas leur pays, je t'explique, c'est ton pays, toi tu y es attaché, eux le regardent avec des yeux d'étrangers (p.32).

Il est clair que le choix de Mohamed et celui de ses enfants sont judicieux pour les raisons que nous avons énoncées, mais il faut tenir compte du fait qu'une culture ne doit pas exclure l'autre. Au contraire, l'émigrant devrait choisir le meilleur de chacune pour construire son identité.

Après avoir abordé l'espace marocain et français, il nous faut brièvement faire mention de l'Espagne et de la frontière qui la sépare du Maroc.

Ainsi que nous l'avons déjà précisé, l'Espagne devient, dans ce roman, un territoire de passage. Ben Jelloun critique une fois de plus l'attitude et la position de l'Espagne sur l'émigration par le biais d'une scène à la frontière. Si nous nous tournons vers la théorie de Bal, nous pouvons facilement nous rappeler que la frontière est un espace décisif pour l'émigrant vu qu'elle devient l'obstacle à la portée du pays de destination. Dans le présent cas, la barrière est double. Il existe, d'un côté, une limite physique, soit la mer, qui rend l'accès difficile et même mortel et, de l'autre côté, il y a une frontière politique et culturelle entre les deux pays.

A son arrivée à la douane, Mohamed est surpris de la haute sécurité qui règne à l'entrée en Espagne. À travers ce personnage, Ben Jelloun dénonce le mépris de la police espagnole et son comportement agressif à l'égard des migrants marocains et africains. De même, il affirme que l'Espagne ne lui semble pas plus évoluée que le Maroc :

Au port d'Algésiras, il fut impressionné par le nombre de policiers. Ils étaient soupçonneux, agressifs, circulant entre les voyageurs en compagnie de chiens portant une muselière sur la gueule. Ils faisaient ouvrir certaines valises, les vidaient brutalement et, n'y trouvant rien, laissaient leur contenu par terre et s'en allaient en rigolant disant des choses où le mot moros revenait souvent. L'Espagne lui parut à peine plus développée que le Maroc.(p.97 -98).

En définitive, l'espace dans *Au pays* est construit sur l'itinéraire depuis la France jusqu'au Maroc. La France est devenue pour notre personnage un espace qu'il n'accepte pas comme son propre pays mais il y est resté pour être proche de ses enfants. Si l'hostilité du Maroc le pousse vers la France, ce dernier pays lui provoque une mélancolie et une nostalgie qui finissent par le faire revenir dans son pays natal.

5. Comparaison des deux ouvrages

Étant deux romans qui portent sur l'émigration, il nous semble intéressant d'en comparer certains aspects pour parvenir à une conclusion plus complète. Avant tout, il faut dire que les différences entre le Maroc et la France sont plus marquées qu'entre le Maroc et l'Espagne.

La comparaison la plus évidente peut être tirée des titres des deux ouvrages. D'une part, *Partir* raconte le départ résultant de la situation politique, sociale et économique d'un jeune marocain et, de l'autre part, *Au pays* présente le retour de l'émigrant dont la mission en France a pris fin avec la retraite. Les deux œuvres ont des points communs tels que la religion, la critique de la corruption, la manière d'éduquer et la conception de la famille dans les différents pays.

D'abord, La religion est un facteur culturel dont l'importance se mesure par sa présence permanente dans l'œuvre de Tahar ben Jelloun. Nous percevons le respect qu'il a pour l'islam présenté comme la croyance à laquelle les musulmans s'accrochent aux moments difficiles. Dans le cas de la religion, nous avons observé que l'opinion des protagonistes des deux romans est différente et nous avons attribué cette différence à l'éducation. Il y a une confrontation entre la tradition héritée de Mohamed et la modernité et la capacité critique d'Azel. Nous pouvons confronter le point de vue d'Azel, qui, souvenons-nous, a étudié le droit et a une mentalité ouverte et plus critique, à celui de Mohamed qui ne possède aucune étude et rejette la critique de la religion, en disant toujours qu'il défend un Islam modéré avec ses valeurs authentiques, et condamnant le fanatisme islamique.

Ensuite, nous pouvons extraire une critique constante de la politique corrompue du Maroc que les deux personnages, ainsi que Ben Jelloun, responsabilisent du départ de la population marocaine à l'étranger.

La comparaison de la manière d'éduquer est aussi un point récurrent dans ces deux romans. On différencie surtout l'éducation moderne de la France et l'éducation traditionnelle du Maroc. Par ailleurs, la difficulté d'éduquer les enfants immigrés en territoire étranger est également évoquée, car les parents essaient toujours d'inculquer les valeurs et principes du pays d'origine pour préserver leurs racines. Dans ce cas, il y a un conflit entre les parents qui se considèrent étrangers et les enfants nés en Europe.

Dans le prolongement du point précédent, nous introduisons la conception de la famille particulièrement en France et au Maroc. En France, la famille a une notion d'intimité et de liberté tandis qu'au Maroc, la vie familiale n'est pas privée, mais c'est un

concept large. Dans *Au pays*, Mohamed affirme que « la famille c'était la tribu [...] La tribu ne respectait pas les limites, elle était chez elle partout dans le village » (P.85). Contrairement à la famille française, les uns interviennent dans les affaires personnelles des autres et on constate que l'individu non seulement est dépourvu de valeur en soi, mais il a besoin de la tribu pour construire son identité.

Au-delà des aspects religieux, éducatifs et familiaux, il y a aussi un ensemble de faits présentés dans les deux ouvrages qui nous étonnent. Il s'agit, en premier lieu, de la construction du récit autour d'une obsession qui aboutit à une fin tragique dans les deux romans. En deuxième lieu, il existe une suite d'images et métaphores récurrentes telles que celles des insectes noyés dans le thé ou encore des métaphores sur la mer pour rappeler au personnage le risque de mourir sur la route qu'il a choisie de prendre.

Nous avons par ailleurs relevé que les deux protagonistes, au moment de quitter le Maroc, insistent sur le fait que le départ n'est pas définitif et que le pays d'origine ne sera jamais oublié. Il coïncide sur ce point avec Tahar Ben Jelloun qui détaille cette affirmation dans la citation suivante :

On n'oublie pas parce que le Maroc est un pays qui s'accroche à nous d'une façon extraordinaire. On ne peut pas l'oublier. D'ailleurs les gens reviennent toujours au Maroc. Mais il y a des gens par exemple qui tombent dans l'échec scolaire, dans l'échec social et qui pensent qu'en montant dans un camion ou dans un autobus qui part, ils pensent qu'ils vont arriver et résoudre leurs problèmes. Malheureusement c'est depuis qu'ils arrivent dans un pays qu'il y a beaucoup plus de problèmes, beaucoup plus de difficultés (Tahar Ben Jelloun, communication personnelle, 13 décembre 2018).

Enfin, à travers la lecture de *Partir* et *Au pays*, nous avons déduit qu'il y a plus de décalages entre le Maroc et la France qu'entre le Maroc et l'Espagne. Les différences culturelles fondées sur la religion, l'éducation, la conception de la famille, ainsi que la façon de penser font partie de la diversité et sont liées à l'espace tout en favorisant la construction de l'identité de l'individu.

CONCLUSION

L'objectif de notre travail était d'étudier l'espace et l'émigration à travers l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. Pour ce faire, nous avons recouru à la théorie de Mieke Bal sur l'analyse de l'espace et le rapport des personnages à celui-ci. Les deux romans choisis pour être étudiés sont *Partir* et *Au pays* car ils proposent une vision complète de l'itinéraire de voyage de l'émigrant.

Les espaces analysés ont été le Maroc, l'Espagne et la France. Le premier est le pays natal, une terre sèche, dure et cruelle qui obsède les jeunes à l'idée de partir à l'étranger à la recherche de la liberté et des opportunités qu'elle ne leur offre pas. Ensuite, l'Espagne occupe la place d'un espace apparemment tranquille et rassurant, mais qui devient, en réalité, un piège sans issue. Quant à la France, c'est un espace de respect mutuel entre elle et le personnage car ce qui les unit, c'est un contrat de travail dont tous les deux bénéficient.

Ces endroits ont été abordés en classant les principaux points de l'itinéraire du voyage en espaces intérieurs ou extérieurs. Par le biais de la description et de l'utilisation des sens de la vue, de l'ouïe et du toucher, on construit la perception que le personnage possède de l'espace.

Les différences culturelles profondes qui existent entre ces trois pays se traduisent par une contradiction entre l'intégration forcée du pays d'accueil et le choc culturel de l'émigrant, soulevant ainsi des problèmes comme le racisme qui entrave ses objectifs et l'empêche de vivre paisiblement dans le pays de séjour.

Un autre facteur qui ne permet pas à l'émigrant d'être heureux dans le pays de destination est le fait de ressentir un grand attachement au pays d'origine qui entraîne le rejet et la non-acceptation du pays d'accueil comme le sien. Il en résulte une confrontation entre des espaces perçus comme contradictoires plutôt que complémentaires. C'est particulièrement le cas de la première génération émigrante, c'est-à-dire celle des parents qui, ayant grandi dans une autre culture, refusent d'accepter la culture européenne comme substitut. Au contraire, la génération d'émigrants nés dans les pays européens les considèrent comme leur pays et ne trouvent aucune union entre eux et le pays d'origine de leurs parents. La naissance des enfants d'émigrants dans le pays de séjour favorise leur

intégration. Le pays d'accueil les accepte comme nationalisés, bien que la société leur rappelle qu'ils sont les enfants d'émigrés.

Cette étude nous a permis de cerner plusieurs points : en premier lieu, l'importance de l'espace dans le roman ainsi que son rapport avec les personnages. Deuxièmement, elle nous a permis d'approfondir les connaissances sur l'histoire du Maroc et le passé partagé avec l'Espagne et surtout la France. Et en troisième lieu, elle nous a aidés à identifier l'origine responsable de l'émigration marocaine vers plusieurs pays européens, ainsi que leur position face à ce phénomène.

Nous avons également découvert que l'espace a une grande influence sur la construction identitaire du personnage. Le pays d'origine est identifié à la figure protectrice de la mère qui ne peut être oubliée et à qui on revient toujours. De même, nous avons compris que le départ de la jeunesse à l'étranger n'est pas la solution car un pays se construit grâce à elle. En outre, émigrer, loin de signifier la résolution de tous les problèmes de la vie comme le pense la plupart des gens, signifie le début d'une infinité de conflits et de complications. Cela est dû à une position tranchante de l'espace d'arrivée qui force l'intégration ou plutôt, un changement total d'identité au lieu de parier sur la diversité.

C'est un sujet dont l'approfondissement et l'étude suscite un grand intérêt surtout parce qu'il s'agit d'un phénomène social lié à une série de caractéristiques spatiales en constante évolution et de pleine actualité.

BIBLIOGRAPHIE

- BAL, Mieke. (2018). *Teoría de la narrativa. Una introducción a la narratología*. Madrid : Ediciones Cátedra.
- BEN JELLOUN, Tahar. (1973). *Harrouda*. France : Éditions Denoël.
- BEN JELLOUN, Tahar. (2006). *Partir*. Paris : Gallimard.
- BEN JELLOUN, Tahar. (2009). *Au pays*. Paris : Gallimard.
- BEN JELLOUN, Tahar. (2018). *La punition*. Paris : Gallimard.
- DELBART, Anne-Rosine. (2010). *Littératures de l'immigration : un pas vers l'interculturalité ?* Bruxelles : APEF
- GENETTE, Gérard. (1969). *Figures I*. Paris : Éditions du Seuil.
- GENETTE, Gérard. (1972). *Figures III*. Paris : Éditions du Seuil.
- HAMON, Philippe. (1981). *Introduction à l'analyse du descriptif*. Paris : Hachette Université
- NOVÉN, Bengt. (1996). *Les mots et le corps. Etude des procès d'écriture dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun*. Stockholm : Uppsala University.

SITOGRAPHIE

- https://elpais.com/diario/2006/09/09/babelia/1157759412_850215.html: 15/11/2018
- <http://www.taharbenjelloun.org/index.php?id=3>: 07/03/2019
- <https://www.youtube.com/watch?v=IXrCDAX8fFQ>: 27/04/2019
- <https://www.imarabe.org/fr/expositions/carte-blanche-a-tahar-ben-jelloun>: 27/04/2019
- <https://www.youtube.com/watch?v=Wj0Xkf1RxxA>: 03/05/2019
- <http://www.gallimard.fr/catalog/Entretiens/01057583.htm>: 01/12/2018
- <https://www.youtube.com/watch?v=7bLLOxyzo7E>: 10/05/2019
- <https://www.youtube.com/watch?v=EhW9tysbliU>: 10/05/2019
- <https://elcultural.com/Tahar-Ben-Jelloun-En-Marruecos-no-existe-el-individuo>: 11/05/2019
- <https://www.babelio.com/livres/Ben-Jelloun-Partir/12808/critiques>: 11/05/2019

ANNEXE

RÉSUMÉ DES ŒUVRES:

1.- PARTIR

Azel, le personnage principal, est un jeune homme qui vient de finir ses études de droit à Tanger. Lassé de la situation de violence, de pauvreté et de corruption que le Maroc traverse, il est confronté à une obsession, la même que celle de toute la jeunesse marocaine de son temps, partir.

Convaincu que son sort se redressera une fois en Europe, il est prêt à tout pour partir, même à perdre sa dignité en faisant tout ce que lui demande « l'homme visa » : Miguel, un artiste passionné du Maroc qui passe l'été à Tanger attiré par la complexité de la vie dans ce pays.

Une fois qu'il a obtenu son visa, il part en laissant derrière lui sa mère et sa sœur avec le même désir de quitter le pays. Avant de partir, il avait écrit une lettre au Maroc dans laquelle il exprime la joie suscitée par l'atteinte de son l'objectif tout en précisant que son départ n'est pas définitif et qu'il ne l'oubliera jamais.

Arrivé à Barcelone, il vit avec Miguel et travaille pour lui mais peu à peu, il se fatigue de cette vie dans laquelle il ne se sentait pas à l'aise. De temps en temps, il se déplace à Málaga pour visiter son amant Siham en cachette. Une fois que Miguel le découvre, il met fin à leur relation dégradée par toute une série de conflits entraînés par le jeune marocain.

Kenza, la sœur d'Azel arrive en Espagne. Elle essaie d'aider son frère mais sans succès. Azel se voit impliqué dans une série de problèmes, notamment des problèmes d'identité et des problèmes économiques liés à sa situation irrégulière. En raison de son irrégularité, Azel devint indicateur pour la police espagnole. Il parvient à convaincre la police qu'il peut lui fournir des informations sur les milieux islamistes. Cela n'améliore pas du tout sa condition, bien au contraire, il se rend compte à quel point il a eu tort lorsqu'il a accepté d'accompagner Miguel en Espagne.

En plus, il déplore son départ du Maroc. Il voulait effacer l'image de son départ et revenir au bled comme un héros. Il n'y parviendra jamais car sa position d'indicateur lui a valu la vie, les islamistes l'ont tué. Après la mort de son frère, Kenza décide qu'il est temps de rentrer au Maroc.

Les frères Azel et Kenza ont pris la décision d'émigrer en pensant qu'une fois arrivés en Espagne, leurs problèmes seraient résolus, pourtant ils ne font rien d'autre que commencer.

2.- AU PAYS :

Au pays est un roman de réflexion qui porte sur le thème de l'immigration. Mohamed, le personnage principal, quitte le Maroc en 1962 pour aller travailler en France. Il était engagé dans une usine de voitures et il aimait son travail. Étant un ouvrier modèle, il n'envisage pas la retraite, cette obsession constante qui signifie pour lui la mort.

Il avait cinq enfants nés et grandis en France en plus d'un neveu adoptif qu'il considère comme son propre fils. Il essaie de leur donner la meilleure éducation possible en cherchant toujours à les rapprocher de la culture marocaine pour préserver leur identité mais leurs enfants ont choisi la culture française et il n'a pas d'autre choix que de l'accepter.

Mohamed finit par comprendre que le Maroc est son origine et son identité tandis que celles de leurs enfants se trouvent en France. Pour échapper aux difficultés liées au manque de communication avec sa famille et à l'obsession de la retraite, il s'attache à la religion musulmane qu'il considère comme son refuge. En déduisant que la retraite est inévitable, il entreprend un projet fréquent chez les émigrants, la construction d'une grande maison au Maroc pour réunir toute la famille.

Il se déplace au bled pour mettre en œuvre son projet mais une fois la maison terminée, les enfants ne sont pas intéressés par un séjour au Maroc. Fatigué d'attendre une famille qui n'arrive jamais et déçu de ne pas atteindre le résultat désiré, il meurt lentement affligé par la solitude. Ce qu'il avait prévu comme maison de réunion familiale est devenu sa propre tombe.

Les deux romans racontent l'histoire d'un voyage d'émigration, un trajet d'aller qui commence au Maroc et qui poursuit en Espagne et un trajet de retour de la France au Maroc. Tahar Ben Jelloun présente la vie de deux hommes émigrés qui s'autodétruisent. Le désir ou plutôt l'obsession qu'ils ont de quitter leurs pays respectifs, les obstacles qui les empêchent de réaliser leurs objectifs, l'attachement à la religion musulmane éloignée du fanatisme, les différences dans l'éducation et la comparaison incessante entre le

concept de la famille au Maroc et en Europe construisent des expériences réalistes auxquelles d'autres émigrés pourraient s'identifier.